

An aerial photograph of a park. In the foreground, a large area of green grass is filled with numerous people sitting on blankets or mats, some in small groups and others alone. They appear to be relaxing or having a picnic. A paved path with a double red line runs diagonally across the middle of the image. Beyond the path, more people are walking or standing. The scene is brightly lit, casting long, distinct shadows of the people and the path onto the grass and pavement. The overall atmosphere is one of a busy yet peaceful public space.

Alix Cosquer

# Le Lien naturel

Pour une reconnexion au vivant

Le Pommier



Le Lien naturel



Alix Cosquer

# Le Lien naturel

Pour une reconnexion  
au vivant

Le Pommier

ISBN 978-2-7465-2284-8

Dépôt légal – 1<sup>re</sup> édition : 2021, juin

© Éditions Le Pommier / Humensis, 2021

170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

## INTRODUCTION

Parmi la diversité des formes de vie sur Terre, la trajectoire poursuivie par l'espèce humaine peut interroger. Les relations que les humains entretiennent avec le reste de la nature ne résultent pas d'une évidence et n'ont, semble-t-il, jamais paru aussi complexes. « C'est tout naturel », dit-on pourtant, pour parler d'un sentiment ou d'une action qui semble couler de source, tant l'un ou l'autre procède d'un élan spontané. Or, une multitude de pensées et de cultures se sont progressivement construites entre les individus et leur environnement. La question de l'existence de l'individu, en tant que sujet pensant et agissant, et de sa construction en relation avec les autres et le monde, traverse depuis toujours l'humanité: « chacun de nous est à la fois "individu", "partie d'une espèce" et "partie d'une société". [...] Ces trois termes sont indissociables,

complémentaires, et imbriqués les uns dans les autres<sup>1</sup> ». La complexité des rapports à la nature nous inscrit dans un écheveau de réciprocités qui nous transforment, alimentant ainsi à l'infini la question de notre identité.

L'influence de l'espèce humaine s'étend désormais à l'ensemble de la planète : rares sont les milieux qui ne sont pas concernés, directement ou indirectement, par les effets du développement des activités humaines. L'accélération de l'emprise sur les espaces et les ressources conduit à un accroissement des pressions anthropiques exercées sur la nature. Le climat s'emballe et les espèces disparaissent à un rythme alarmant, au point que la situation de détérioration de la nature et ses conséquences semblent échapper à tout contrôle. Pourtant, nous nous convainquons, ou bien l'on nous fait croire, que la situation est acceptable et ne nécessite pas de transformation profonde de nos relations avec le vivant. Le fragile édifice sur lequel nous nous maintenons ne tient que par la puissance de notre imagination, qui continue à faire des seuls humains des êtres doués de raison appelés à asseoir leur emprise sur le monde.

---

1. Edgar Morin, *La Méthode. L'humanité de l'humanité : l'identité humaine*, t. V, Paris, Seuil, 2001.



Dans cet ouvrage, nous souhaitons interroger les fondements psychiques (et indirectement sociaux et politiques) qui rendent la situation actuelle de crise environnementale à la fois possible et acceptable. Pourquoi semblons-nous incapables, individuellement et collectivement, de réagir face à la nécessité qui s'impose de changer durablement nos attitudes à l'égard de la nature ? Notre propension à détruire – ou non – le vivant n'aurait-elle pas un rapport avec la qualité des liens que nous entretenons avec la nature ? La détérioration – consciente ou inconsciente – de l'environnement naturel va-t-elle de pair avec l'affaiblissement d'une connexion à la nature ? Nous proposons de mener une réflexion sur les relations des individus à la nature, en questionnant la réalité et les enjeux – individuels, sociaux et environnementaux – d'un éloignement psychique et physique du vivant (qualifié de *déconnexion*).

Les sujets humains sont bien les principaux protagonistes de la réflexion ici menée. Il existe une multitude d'angles sous lesquels il est possible d'aborder la question de nos relations au vivant, mais nous souhaitons porter plus particulièrement notre intérêt sur l'aspect individuel des interrelations physiques et sociales des sujets avec la nature. L'approche proposée se nourrit de plusieurs influences, car la complexité du sujet requiert pour le moins une certaine interdisciplinarité. La

démarche mobilise prioritairement les champs de recherche en psychologie, en philosophie et en écologie, ainsi que différentes approches qui se trouvent au carrefour de ces disciplines, telles que la psychologie environnementale, la psychologie de la conservation et l'écopsychologie. Nous ne dédaignerons pas non plus le dialogue avec les champs de l'histoire, de la sociologie et de l'économie. La psychologie environnementale associe une série de concepts psychologiques et sociologiques et permet de prendre en compte, d'une part le fonctionnement psychique des individus, d'autre part le fonctionnement du système social, dans la mesure où celui-ci affecte la structure et l'évolution des représentations individuelles et se trouve en retour affecté<sup>1</sup>. De manière complémentaire, la psychologie de la conservation s'attache à comprendre les interdépendances entre les humains et le vivant, et souhaite promouvoir une relation durable entre les individus et la nature<sup>2</sup>. Quant au courant de l'écopsychologie, il introduit l'idée d'une nécessité de rapprochement entre l'écologie et la psychologie pour répondre à la crise

---

1. Serge Moscovici, *La Machine à faire les dieux*, Paris, Fayard, 1998.

2. Susan Clayton et Gene Myers, « Conservation psychology: understanding and promoting human care for nature », *Landscape Ecology*, n° 26, 2011.

environnementale, et propose un travail réflexif de changement de regard sur les rapports psychiques, parfois inconscients, des individus au vivant<sup>1</sup>.

Avant de nous interroger plus avant sur le postulat d'une déconnexion à la nature, il apparaît nécessaire de préciser de quoi nous parlons. La diversité des formes de vie terrestre, leurs relations et leurs évolutions au sein de systèmes complexes sont désignées par plusieurs concepts : nature, vivant, biodiversité, environnement... Dans un sens commun, le terme de nature est la plupart du temps mobilisé pour désigner ce qui ne relève pas de l'humain. Un partage communément admis du monde semble établi entre des entités, des processus, des lieux qui appartiennent au domaine de la nature, et d'autres qui relèvent des sociétés humaines, de la culture. Or, cette vision se trouve largement bousculée par la crise écologique<sup>2</sup> et par l'influence anthropique grandissante sur les milieux.

---

1. Theodore Roszak, Mary E. Gomes et Allen D. Kanner, *Ecopsychology. Restoring the Earth, Healing the Mind*, San Francisco, Sierra Club Books, 1995 ; Andy Fisher, *Radical Ecopsychology*, Albany, State University of New York Press, 2002.

2. Serge Moscovici, *Essai sur l'histoire humaine de la nature*, Paris, Flammarion, 1968 ; Serge Moscovici, *De la nature. Pour penser l'écologie*, Paris, Métailié, 2002 ; Bruno Latour, *Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Paris, La Découverte, 2015.

Le réchauffement climatique par exemple, quoique provoqué par les activités humaines, se manifeste par le dérèglement de processus naturels (températures, précipitations, etc.). Et que penser des espaces gérés, dont l'organisation des composants de biodiversité, tels que les plantations agricoles ou les espaces verts, est maintenue par les humains? De plus en plus, l'existence et la pérennité des milieux sur la planète dépendent des choix de développement humains, même lorsqu'il s'agit de préserver un espace en y restreignant l'impact des activités. À quoi bon parler de nature, dès lors, puisque que tout serait culturel, dans un monde confronté à la prolifération d'objets hybrides, mixtes de nature et de culture? Parce que, quoiqu'on en dise, il existe, en dehors des mouvements des sociétés, des entités et des processus dont l'existence et l'organisation ne dépendent pas de la volonté humaine. La rivière coule, l'oiseau s'envole et la mousse croît entre les pavés: la spontanéité de ces événements ne doit rien à l'humain. À l'inverse, on pourrait considérer les humains comme une composante active des écosystèmes<sup>1</sup>: après tout, nous sommes

---

1. On peut alors parler de systèmes socio-écologiques, c'est-à-dire des systèmes intégrés des sociétés et de la nature. Voir J. Liu, T. Dietz, S. R. Carpenter *et alii*, « Complexity of coupled human and natural systems », *Science*, vol. 317, n° 5844, 2007, p. 1513-1516.

des êtres de nature, indissociablement rattachés à une existence terrestre et dépendants du monde pour assurer nos fonctions les plus élémentaires. Catherine et Raphaël Larrère proposent ainsi une définition de la nature comme l'« ensemble de relations dans lesquelles les hommes sont inclus<sup>1</sup> ». Telle que nous l'entendons, la reconnaissance de l'inclusion des humains dans des processus écologiques interactionnels complexes ne signifie ni la disparition de l'idée de nature, ni celle de l'idée de culture. C'est justement la tension entre ces pôles qui nous intéresse. Malgré l'effort que constitue le dépassement de ces antagonismes, nous considérons que la nature peut être à la fois en nous et hors de nous. Edgar Morin parle à ce sujet d'« unidualité » pour aborder cette relation d'implication et de séparation entre l'humain et la nature<sup>2</sup>. Nous reconnaissons l'extériorité, l'altérité et l'autonomie du vivant<sup>3</sup>. Et cette existence, d'une manière ou d'une autre, nous touche, en raison du lien qui nous unit. Robert Barbault parle

---

1. Catherine Larrère, Raphaël Larrère, *Penser et agir avec la nature. Une enquête philosophique*, Paris, La Découverte, 2015.

2. Edgar Morin, *La Méthode. Les idées: leur habitat, leur vie, leurs mœurs, leur organisation*, t. IV, Paris, Seuil, 1991.

3. Virginie Maris, *La Part sauvage du monde*, Paris, Seuil, 2018.

de la biodiversité comme du « tissu vivant de la planète<sup>1</sup> ». Nous retiendrons de cette jolie métaphore le terme de « vivant », comme un autre usage sémantique possible pour décrire la nature. Cette notion s’embarrasse sans doute moins d’un certain poids culturel. Le vivant, c’est ce qui est traversé par la vie, ce qui n’est pas inanimé. Alors que le concept de nature nous invite souvent à tracer des frontières, nous souhaitons conserver cette perméabilité des notions. Le vivant peut s’envisager à travers une série d’échelles (spatiales et temporelles) et de continuums, par exemple la richesse spécifique, l’abondance relative des espèces, la diversité phylogénétique, fonctionnelle, le caractère spontané (par contraste avec une forte gestion humaine), le domestique *versus* le sauvage... Ainsi, lorsque nous parlons de nature, des éléments aussi variés qu’un chêne en forêt, un parc urbain, une rivière, un chien ou un lichen peuvent trouver leur place dans ces continuums. Le terme d’environnement (sous-entendu d’environnement naturel) se rapporte quant à lui à l’ensemble des éléments qui entourent une espèce, un individu ou une société et qui sont susceptibles d’avoir une action sur son développement. C’est un concept anthropocentré,

---

1. Robert Barbault, *Un éléphant dans un jeu de quilles. L’homme et la biodiversité*, Paris, Seuil, 2006.

puisque'il s'agit de s'intéresser de manière centrale aux activités humaines et à leurs interactions dans un milieu donné. Enfin, la notion de biodiversité (aussi appelée diversité biologique) renvoie à la variété des formes de vie sur Terre, *via* des dynamiques évolutives spatiales et temporelles. La biodiversité est décrite à travers trois niveaux d'intégration: du point de vue des gènes, des espèces et des écosystèmes. Le concept est concomitant au développement des champs scientifiques de l'écologie et de la biologie de la conservation dans les années 1980. La notion a permis de développer une connaissance des systèmes écologiques et de documenter l'importance des contributions de la nature aux humains. C'est aussi un terme politique, popularisé en 1992 lors du Sommet de la Terre à Rio. À cette occasion, l'adoption du traité sur la Convention sur la diversité biologique (CDB), ratifié par de nombreux pays, traduit la prise en compte des enjeux de conservation à l'échelle internationale. Les objectifs sont la conservation de la biodiversité, l'utilisation durable de ses éléments, ainsi que le partage juste et équitable des avantages découlant de l'exploitation des ressources génétiques. La biodiversité se trouve ainsi progressivement déclinée dans les agendas politiques à diverses échelles et intégrée à des modèles de gestion. Cependant, à mesure que s'accroissent

les pressions sur le vivant, on peut questionner les risques d'instrumentalisation du concept de biodiversité, « substitut technocratique de la nature<sup>1</sup> », qui inscrit cette dernière dans une perspective de contrôle et de marchandisation. Les concepts de nature, de vivant, d'environnement ou de biodiversité, loin d'être neutres, apparaissent ainsi traversés par des enjeux culturels et politiques<sup>2</sup>, tout comme les relations des humains à la nature que ces notions participent à décrire. Les liens que les individus entretiennent avec le vivant dépendent fortement des contextes géographiques et socio-culturels. Le cadre de réflexion de cet ouvrage est celui des sociétés industrielles capitalistes et des cultures occidentales.

À travers le terme de lien, il s'agit d'interroger ce qui se tisse entre les individus et la nature dans un environnement déterminé. Comment la mise en

---

1. Patrick Blandin, « La biodiversité, substitut technocratique de la nature ? », in Florence Burgat, Sandra Laugier et Vanessa Nurock (dir.), *Le Multinaturalisme. Mélanges à Catherine Larrère*, Marseille, Wildproject, 2013.

2. Dans cet ouvrage, nous emploierons, dans la mesure du possible, les termes de nature et de vivant de manière indifférenciée lorsque nous évoquerons des aspects théoriques autour de la question des relations, celui de biodiversité lorsqu'il s'agira de mettre en avant des spécificités écologiques, et celui d'environnement lorsque les propos auront trait à des effets ou des actions des humains sur les milieux et réciproquement.



relation se construit-elle ? Quels sont les effets à la fois sur les humains et sur l'ensemble des éléments du vivant ? La notion de lien se rapporte à un phénomène d'attachement. Les liens familiaux constituent par exemple un système d'interrelations au sein d'une communauté de personnes réunies par des liens de parenté. S'il existe une dimension biologique – le fait que les individus s'inscrivent dans une généalogie et partagent souvent de fait des caractéristiques génétiques communes –, on s'aperçoit vite que la dimension sociale est prépondérante pour envisager l'organisation des relations entre les individus. Selon les sociétés et les époques, la notion de famille ne recouvre pas les mêmes réalités – familles élargies ou nucléaires – et ne s'organise pas selon les mêmes normes (d'alliance, de filiation...). Plus largement, on parle de lien social pour évoquer l'ensemble des relations qui unissent entre eux des personnes ou des groupes. Il y a une grande perméabilité entre le sens propre et le sens figuré de la notion de lien. Concrètement, on se figure aisément un lien comme un élément matériel – une corde, par exemple – qui, dans une dimension symbolique, nous rassemble et, ce faisant, nous attache. On peut alors avoir envie de « couper le lien », de « se défaire de ses liens », dans une aspiration à l'autonomie. Le fait d'entretenir des liens avec une entité (humain, non-humain...) est

à la fois un état, caractérisé par l'existence d'interactions produisant des effets, et un processus. Il faut « entretenir le lien », « resserrer les liens », mais, pour cela, il est nécessaire de reconnaître *a minima* l'existence d'un autre – humain ou non-humain – avec lequel des relations peuvent s'envisager et se nouer justement. Nous choisissons de parler de lien pour évoquer les rapports que les individus développent avec le vivant et les conditions d'une rencontre possible entre des sujets humains et non humains.

On croise de plus en plus fréquemment les termes de déconnexion et de reconnexion pour parler, respectivement, d'un processus ou d'un sentiment de détachement à l'égard de la nature et d'une volonté de rétablissement d'un lien avec le vivant. Promenades en forêt, activités de jardinage ou séances de méditation en plein air sont parfois proposées pour « se reconnecter à la nature ». L'emploi de la notion de « connexion à la nature », ainsi que sa diffusion, interrogent les aspirations qui traversent les individus dans nos sociétés contemporaines. En effet, l'usage même du terme est le marqueur d'un mouvement qui questionne les rapports des individus et des sociétés au vivant. Nous souhaitons ici aborder la question de la déconnexion des individus à la nature non pas comme un constat, mais comme une hypothèse.

Cela implique de définir les termes, ainsi que le contexte dans lequel ces notions se déploient. Sous quelles conditions peut-on parler de connexion, de déconnexion et de reconnexion au vivant ? Le terme de connexion n'est pas nouveau dans la langue française. On le retrouve dans la langue latine pour désigner un ensemble de choses qui s'enchaînent ou se trouvent reliées. Cependant, l'évolution linguistique de ces dernières décennies a donné à ce mot un éclairage intéressant. Le développement des technologies de l'information et de la communication et de la pensée en réseau conduit ainsi à une utilisation du terme pour désigner la mise en relation et le fonctionnement simultané de machines. Cette « connexion à Internet », qui a tant transformé nos modes de vie, de travail, d'interactions sociales, s'accompagne d'un glissement de nos imaginaires : connectés à Internet, nous devenons par extension connectés au monde (aux autres utilisateurs, au partage d'informations en continu...) par un système de mise en réseau reposant sur la technologie. Là où le lien évoque l'interaction entre des entités (des « nœuds » regroupés par une arête), la connexion examine la structure des relations entre les entités, c'est-à-dire l'organisation de ces liens. Lorsque l'on navigue sur le Web, les liens sont d'ailleurs des pages de contenu qui construisent le réseau et peuvent à leur tour

renvoyer vers d'autres liens. Par un retournement sémantique intéressant, on devient « déconnecté » lorsque notre relation au monde ne passe plus par le biais d'une machine... Dans cet ouvrage, nous retenons le terme de connexion pour questionner les processus de mise en relation et l'organisation des échanges avec le vivant.

La conservation de la nature nécessite de changer nos comportements, individuels et collectifs, vers des pratiques et un modèle de société plus durables. Comme l'ont souligné les auteurs du rapport 2019 de la Plateforme intergouvernementale sur la biodiversité et les services écosystémiques<sup>1</sup> (IPBES), « les objectifs de conservation et [...] de réalisation de la durabilité ne peuvent être atteints qu'au moyen de changements transformateurs entre les facteurs économiques, sociaux, politiques et technologiques ». Pour faire face aux enjeux soulevés par la crise écologique et tenter d'enrayer l'érosion de la biodiversité et l'emballement climatique, les sociétés occidentales ciblent principalement la mise en place de pratiques qui doivent permettre d'atteindre des situations d'équilibre. Le concept de développement durable est ainsi présenté, dans le *Rapport Brundtland*

---

1. *Rapport de l'IPBES sur l'état de la biodiversité mondiale*, 2019.



Cet ouvrage a été composé par IGS-CP  
à L'Isle-d'Espagnac (16).